

A la maison

Dans un petit village de la vallée de Jezréel, deux ouvriers font la pause-café sur le chantier d'une maison qui sera visiblement spacieuse et cossue. A quelques mètres derrière, une petite bicoque misérable. La porte ferme mal, mais sur son montant on voit de loin une belle et grande *mezzuzah*¹. Des poules entrent et sortent librement, tandis qu'une chèvre essaie vainement de forcer l'entrée.

A l'intérieur, c'est l'étouffement et la pénombre. Les deux petites fenêtres ne laissent pénétrer que parcimonieusement la lumière éclatante de juillet. Dans la pièce du fond, très propre, matelas et couvertures, empilés à même le sol, sont recouverts d'un plastique transparent. Pour tout ameublement, une grande armoire, et, au mur, un carillon. Dans la première pièce, qui sert de cuisine, est dressé un lit de fortune. Un vieil homme y est couché. Assise au bout du lit du malade, l'épouse, la mère. Autour, debout, la famille la plus proche : une vingtaine de personnes, immobiles et silencieuses, respectueuses, presque craintives.

Une voiture s'arrête devant la maison. Les enfants sortent en courant et se mettent immédiatement à discuter pour savoir s'il s'agit bien d'une 504 Peugeot. Le médecin et l'infirmière de service d'hospitalisation à domicile descendent de la voiture. On chasse les poules de la cuisine et, pour les arrivants, on fraie un passage jusqu'au lit. Le médecin examine longuement le malade et, après un bref conciliabule – en français – avec l'infirmière, regarde, indécis, le groupe familial. Un homme s'en détache, aux sourcils charbonneux, avec une grosse moustache grisonnante, de puissantes mains calleuses, dont il ne sait trop que faire. D'un regard perçant et méditatif, il jauge le médecin avant d'enlever sa casquette crasseuse, qu'il remplace par une calotte de soie blanche, toute d'or brodée.

- C'est moi le fils, le fils aîné. J'ai soixante-six ans.
- Alors c'est à vous que je veux parler. Mais pas ici, sortons !

Dehors, le médecin explique : « Votre père a tout son côté droit paralysé. S'il reste ici, il ne pourra plus jamais se lever. Il faut le mettre dans un hôpital spécialisé où on va lui réapprendre à marcher, et peut-être même à parler.

- Non ! Hier soir, avec mes trois frères et mes quatre sœurs, on s'est réunis et on a décidé que sa place est ici. Si jamais il meurt là-bas, il nous en voudra toujours.
- Mais il n'est pas question qu'il meure !

¹ Petite boîte où sont transcrits des textes bibliques ; elle est fixée sur la porte d'entrée des maisons juives.

- Nous, nous savons qu’il pensera : on m’envoie là-bas pour mourir. Et il y a encore autre chose – la nouvelle maison. Il a toujours dit qu’il voulait voir sa nouvelle maison terminée. Il a travaillé dur toute sa vie pour ça. De son lit, de sa fenêtre, il la voit monter chaque jour.
- Vous croyez que c’est plus important que de marcher et de parler ?
- Vous n’y comprenez pas grand-chose ! C’est sa volonté et c’est ça qui compte. Nous le respectons. C’est notre père. Moi, son garçon aîné, je vous le dis : nous, nous ne donnons pas nos parents à l’hôpital.